



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

A - C

Houdry, Vincent

Lyon, 1716

Premier Discours Preliminaire, Sur la maniere de prêcher de ce temps.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75847](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75847)

PREMIER DISCOURS PRELIMINAIRE,

Sur la maniere de prêcher de ce temps.

POUR peu de reflexion que l'on fasse sur la maniere de prêcher d'aujourd'hui, on s'appercvra aisément, qu'elle est différente presque en toutes choses, de celle qui étoit en usage au commencement du siècle passé, & qui n'est plus reconnoissable depuis environ cinquante ans. Ce qui me fait dire que si la parole de Dieu a toujours été la même, pour ce qui regarde les veritez qu'elle enseigne, & pour la fin qu'elle se propose, qui est l'instruction des peuples, & la conversion des ames; elle est toute changée, quant à sa forme, & à la maniere de la débiter, & qu'elle a passé par divers âges, avant que d'être venue à la perfection que nous la voyons, & où nous devons tâcher de la maintenir. Comme j'ai vu, & même pratiqué l'une & l'autre maniere, & que j'ai entendu les plus celebres Prédicateurs en ces differens temps, & deplus employé la meilleure partie de ma vie à lire, & à remarquer ce que j'ai jugé de plus propre à faire qu'on tire du fruit de cette divine parole: j'ai crû qu'en fournissant aux jeunes Prédicateurs la matiere de quoi composer leurs Discours, ils ne scauroient quelque gré, de leur en marquer aussi la forme, ou du moins l'idée que je me suis formée des Sermons de morale, qu'on regarde communément comme les plus importants, & les plus fructueux, parce qu'ils vont plus directement à la conversion des mœurs, & à la pratique des bonnes œuvres. Car enfin, quoi que ce soit Dieu qui opere ces grands effets dans les ames, & que sa grace fasse des impressions que toutes les regles & tous les preceptes de l'art ne sont pas capables de produire; le Prédicateur ne doit pas se dispenser pour cela de faire son possible, & de mettre en œuvre les moyens que l'art & la nature lui fournissent, pour persuader les esprits, & émouvoir les cœurs, qui est la fin de l'Orateur. Il a donc sans doute besoin de regles sûres, & d'une methode reguliere pour ce grand effet; puis que l'expérience fait assez voir que Dieu n'attache pas toujours la conversion des pecheurs à ceux qui se negligent, & qui n'observent ni regles ni methode dans leurs Discours. Or sans parler des dispositions, ni des qualitez qu'un Prédicateur doit apporter à ce saint ministère, non plus que du genie, du talent, & des avantages de la nature, que l'on compte cependant pour les premiers & les plus necessaires à cet emploi; je ne toucherai que ce qui dépend de l'art de faire un Discours de morale & un Sermon chrétien, à la maniere de ce temps; après avoir fait remarquer les défauts, tant de ceux de l'ancienne que de la nouvelle methode, sans avoir la moindre vûe de critiquer, ou d'improver tant d'excellens Ouvrages qui ont paru en ce genre, & sur lesquels j'ai formé moi-même ces observations, que je n'ai eu garde de donner au public, sans les avoir communiquées à de plus habiles gens que moi. & dont je n'ai fait que suivre les sentimens.

J'avoué donc d'abord, qu'on a en grande raison de reformer bien des choses dans l'ancienne maniere de prêcher; qu'on est aujourd'hui plus methodique; qu'on parle plus juste; qu'on va plus droit à son but, & à son point; qu'on établit son Discours sur des principes plus solides; qu'on en déduit mieux les preuves, & qu'on fait mieux valoir celles qui interessent davantage l'Auditeur. Mais je ne puis dissimuler, qu'on a changé ou retranché bien des choses, qui donnoient un grand poids à la parole de Dieu. Certains traits de l'écriture, expliquez & tournez d'une maniere pathétique, ne semblent plus aujourd'hui si fort en usage, & l'on n'appuie pas tant sur les sens differens que les saints Peres y donnent; ce qui ouvre un beau champ pour s'étendre, & pour instruire l'Auditeur. On ne peut disconvenir qu'on ne tourne mieux maintenant une pensée, & qu'on ne mette une verité dans un plus beau jour; mais ce grand air d'éloquence, qui enlevait les esprits, & ces puillans mouvemens qui alteroient le pecheur, & en quoi excelloient quelques Prédicateurs du temps passé, ne sont plus presentement si ordinaires, parce qu'on ne s'attache pas aux grandes veritez du Christianisme, & que pour vouloir donner de nouveaux tours, on prend aussi de nouveaux sujets, qui donnent occasion de traiter des points de morale moins rebattus, mais aussi moins capables de toucher.

Je veux croire qu'on cherche encore aujourd'hui à faire du fruit dans les Prédications; & qu'en cela on ne cede point au zele des anciens; mais je ne puis me persuader que ce soit en prendre le meilleur moyen, de se contenter, aux jours les plus solennels, qui rappellent le souvenir de nos plus grands Mysteres; de se contenter, dis-je, d'en dire quelque mot dans l'Exorde, & de s'attacher ensuite tout le reste du discours sur la morale; comme font ceux qui le jour de Noël & de Pâques parlent de la Penitence, & de la mort dans le peché. Ce qui seroit utile dans une autre occasion, paroît choquant en celle-ci. Plusieurs de même semblent aujourd'hui s'être mis en possession d'une chose dont on se faisoit scrupule autrefois; c'est de faire venir toutes sortes de sujets à quelque Evangile que ce soit, & de les y amener par un long détour, ou à la faveur d'un passage de quelque saint Pere. J'ai souvent remarqué que l'Auditeur ne souffre qu'avec peine

qu'on lui donne ainsi le change, & qu'il faut qu'il trouve quelque chose de meilleur que ce qu'il atendoit, pour n'en être point choqué; encore ne peut-il s'empêcher de dire, que c'est une bonne piece, mais hors de sa place. En effet, quelque bon & édifiant que soit un discours, il paroît toujours meilleur, quand il est en son lieu; & ce qui vient le plus naturellement au sujet, est aussi le mieux reçu.

Pour dire maintenant ce que je pense de la construction & de la forme que doit avoir un Sermon de morale; la maniere la plus ancienne, & qui a duré le plus longtemps dans l'Eglise, est l'Homelie, laquelle n'est qu'une explication de l'Evangile, sans autre ordre, & sans autre liaison que celle des faits ou des veritez qu'il contient. Cette methode, qui est la plus simple, est celle dont se sont servis presque tous les Peres, & l'on ne peut douter qu'elle n'ait encore beaucoup d'usage, & ne soit propre à entretenir la piété, quand elle est soutenue d'un grand zele & d'un grand talent. On a aujourd'hui encheri sur cette methode, en y ajoutant l'unité du dessein, & les preuves qui tendent à un même but, avec les ornemens des Sermons ordinaires. Ceux qui peuvent lier ainsi leurs desseins à l'Evangile, & y trouver les preuves & les raisons de ce qu'ils avancent, sont communément les plus approuvez: mais comme ce n'est que par hazard que cela se rencontre, & qu'on ne peut en donner des regles, j'appelle ces sujets & ces desseins, des sujets & des desseins heureux. Car vouloir s'affujettir toujours à cette excellente methode, ce seroit forcer ou détourner les paroles de l'Evangile, pour les accommoder à son dessein, & laisser les preuves les plus naturelles, qui sont mieux senties une verité.

Si de notre temps on se gêne moins sur le choix d'un sujet, qu'on ne faisoit auparavant; je puis dire que d'un autre côté on s'est mis plus à l'étroit, & qu'on a retranché bien des choses qui entroient dans la composition du Discours. Car il ne faut qu'ouvrir les Sermonaires du siècle passé, & du commencement de celui-ci, pour y voir une multitude de traits d'histoires, de citations d'Auteurs profanes, de Loix & de Coûtumes des peuples, d'observations & de remarques sur les choses naturelles, dont l'application faisoit presque toute la preuve & l'ornement de leurs Discours; & il a été un temps, où bien posséder Plin & Plutarque, c'étoit passer pour habile Prédicateur. Aujourd'hui, on a rendu la Chaire plus chrétienne; & si elle n'est pas si sçavante, cette erudition qu'on y étaloit, ne seroit de rien pour l'instruction des mœurs. C'est donc avec raison qu'on en a banni tous ces ornemens superflus, pourvu qu'on ne croye pas que ce soit la prophane, que d'en laisser comme échapper quelque trait en passant; car je n'y vois pas plus d'indécence, que d'y employer une comparaison bien juste, ou une allegorie bien naturelle.

A cette vaine ostentation de science, a succédé une autre maniere de prêcher, d'un aussi mauvais caractère, qui n'a pas moins gâté & corrompu la Chaire: c'est lorsqu'on a substitué en la place de la parole de Dieu, ces pensées fausses, qui nous sont venues des pays étrangers, & qui ont eu cours en France assez long-temps. J'entens par ces fausses pensées, ces applications qu'on faisoit des paroles du saint Esprit, sans autorité; ces passages de l'écriture pris dans un sens détourné, & ces expressions pleines d'emphase, tirées des Auteurs, que la barbarie de leur siècle a fait parler autrement que les autres: car on tâchoit de développer leurs pensées, & de trouver quelque finesse dans cette chûte de mots mysterieux, qui le plus souvent ne signifie rien. On s'est enfin aperçu de ce faux brillant depuis que le bon goût nous est venu; je veux dire depuis que l'on a cherché le solide dans les Sermons: on a même étendu cette maniere plus naturelle de s'exprimer jusqu'aux divisions, qui ne sont plus si compassées, ni si recherchées: mais elles donnent une idée plus nette de ce qu'on a à dire, & un préjugé plus favorable de la solidité du discours.

Ce fut par ce partage naturel qu'on commença d'abord à reformer l'ancienne maniere de prêcher; mais il arriva que pour vouloir être trop methodique, & mettre plus d'ordre & de suite dans les Sermons, on y mit de la confusion, en les coupant en tant de parties, & faisant tant de divisions & de subdivisions, qu'il étoit presque autant valu qu'il n'y en eût point eu du tout. On a abandonné cette methode prise de l'Ecole, comme trop contrainte & trop embarrassée, qui ne donne pas lieu à l'éloquence, ni à la juste étendue que doit avoir chaque preuve en particulier, à moins de faire un discours d'une excessive longueur. En general, il faut rendre cette justice aux bons Prédicateurs de notre temps, d'avoir mis la Prédication sur un pied qu'elle ne cede en rien au siècle passé, & le surpasse de beaucoup dans la justesse, dans le choix des matieres, & dans la disposition des discours. Je ne parle que de cette perfection que l'art y a pu donner. Car pour les talens de la nature, la dévotion, l'air pathétique & touchant, on ne peut juger des anciens que sur la foi

PREMIER DISCOURS

de leur reputation, qui est venue jusqu'à nous, & que les Sermons qu'ils nous ont laissez de leur façon, ne souffrieroient pas aujourd'hui; puisque nous avons de la peine à les souffrir, du moins la plupart de ceux même qui ont fait le plus de bruit.

Mais soit que les choses dégèrent insensiblement, lorsqu'elles sont parvenues à leur dernière perfection; soit qu'il se trouve des personnes qui les gâtent à force de vouloir sans cesse raffiner; je crois que l'éloquence de la Chaire commence déjà à décliner, & qu'elle se perdra peu à peu, si l'on ne s'oppose au raffinement & à la délicatesse de quelques-uns. Voici les réflexions que j'ai faites sur cela.

Premièrement, en voulant rendre le discours trop poli, on lui ôte beaucoup de sa force & de sa majesté, & même ce qu'il y a de plus puissant pour persuader l'esprit & pour toucher le cœur. Car on commence à retrancher les autorités des saints Peres, les passages latins de l'Écriture, les exemples & les actions des Saints. & les raisonnemens un peu poussez & étendus, pour ne laisser plus qu'une morale toute pure, qui n'étant appuyée & soutenue que de la beauté du langage & de l'expression, ne peut avoir d'autre effet que de flater l'oreille, ou d'éblouir l'esprit des Auditeurs pour quelque temps: & tout ce qui en reste, disoit un grand Prélat depuis peu, est que l'on se récrie, comme après avoir entendu un instrument de musique bien touché: cela est beau; mais on n'en retient rien, parce qu'il n'en demeure qu'une légère idée. De plus, par un raffinement outré, de peur de dire des choses trop communes, on combat souvent des vices imaginaires; on va fouiller dans les replis du cœur humain, pour y trouver des déreglemens & des passions, dont les effets ne paroissent point au dehors: & pour s'attirer la reputation de bien entendre la morale, on en feint une qui n'est souvent de nul usage, parce qu'on laisse les défauts publics, pour s'attacher à des vices particuliers, dont on fait le caractère & la censure, où peu de personnes prennent part. Il y en a d'autres, qui pour se former sur de grands modèles, disent dans une assemblée de peuple tout ce qu'on pourroit dire à la Cour, comme si tout le monde étoit sujet aux mêmes défauts, & si l'un des premiers devoirs du Prédicateur n'étoit pas de proportionner sa morale à la qualité & à la portée de ses Auditeurs. Si celle d'un livre n'est pas si sujette à ce reproche, je crois pourtant qu'elle doit être commune à tout le monde, comme le livre peut tomber en toutes sortes de mains.

Je ne veux pas dire par là qu'on doive bannir de la Chaire ni la politesse du langage, lors qu'elle est sans affectation, ni les peintures morales, qu'on appelle caractères, ni les censures des vices: il n'y a dans tout cela que l'excès qui doit être rejeté.

On auroit aussi grand tort de blâmer tous les portraits que l'on fait des mœurs; ils sont trop nécessaires: mais ils doivent être bien ménagés, & non pas employez à toute occasion. Cette manière de prêcher, a été tellement en vogue durant un assez long-temps, qu'on a vu des Sermons entiers, qui ne contenoient autre chose. L'on commence un peu à revenir de cet entêtement, & on a reconnu qu'avant que d'avoir établi solidement une vérité, ces caractères qui viennent à tout propos, & ces invectives que le peuple écoute si volontiers, ne servent souvent qu'à donner sujet d'en faire des applications malignes aux profans & aux abîens; ce qui attire quelquefois de fâcheuses affaires au Prédicateur. Son discours & son temps seroient sans doute plus utilement employez, si après avoir découvert la source du mal, il en suggeroit le remède, & exhortoit à s'en servir. Ajoutez que ces peintures des mœurs du siècle, étant bornées à un assez petit nombre de sujets, on est bientôt épuisé; car que diront ceux qui se sont mis sur ce pied-là, après de si longues & de si fréquentes inductions de tous les états & de toutes les conditions, pour avoir occasion d'invectiver contre tous les vices? ne pourroit-on pas faire le juste caractère de ces Prédicateurs à son tour, en disant qu'ils ont deux ou trois beaux Sermons, où ils font entrer toute la morale; mais que comme ils disent toujours la même chose, sans changer que les termes, c'est assez de les avoir entendus deux ou trois fois.

Il y en a d'autres qui pour éviter ce défaut, tombent dans un autre tout opposé: ils disent si peu de chose en tant de paroles, que l'esprit de l'Auditeur demeure vuide, après avoir écouté un discours superficiel, qui ne fait qu'essayer une matière. Et lorsqu'on sort du Sermon, ce n'est ni avec une haute idée de la capacité du Prédicateur, ni avec une forte résolution de changer de vie, à moins que la force de la grace ne supplée à la foiblesse du discours; ce qu'on a vu quelquefois en des Prédicateurs d'une grande reputation de sainteté; mais on n'attend pas cet effet extraordinaire de ceux, qui au lieu de traiter un sujet à fond, ou du moins de dire ce qu'il y a de plus fort & de plus grand, s'arrêtent à quelques petites circonstances de moindre importance, ou partagent leurs Sermons en deux petites réflexions, qui ne sont pas pour faire une grande impression.

Il est donc sans doute besoin de règles sûres, & d'une méthode régulière pour ce grand effet; puisque l'expérience fait assez voir que Dieu n'attache pas toujours la conversion des pecheurs au zèle de ceux qui le négligent sur ce point, & qui n'obtiennent ni règles ni méthode dans

leurs discours. Or, sans parler des dispositions, ni des qualités qu'un Prédicateur doit apporter à ce saint ministère, non plus que du génie, du talent, & des avantages de la nature, que l'on compte cependant pour les premiers & les plus nécessaires à cet emploi; je ne toucherai que ce qui dépend de l'art & de l'éloquence, pour faire un Discours de morale, & un Sermon chrétien.

Depuis qu'on a presque entièrement quitté l'Homélie, qui est la plus ancienne manière de prêcher, on a introduit successivement dans les Chaires Chrétiennes, différentes méthodes dont je viens de parler: mais comme on a trouvé les unes peu solides, & les autres remplies d'une érudition inutile & ennuyeuse; d'autres trop spéculatives, & d'autres enfin trop pompeuses, & plus propres à contenir l'esprit, qu'à toucher le cœur; & notre siècle en est enfin revenu au goût des anciens Orateurs; & a reconnu que la véritable éloquence consistoit à prouver solidement une vérité, & à la mettre dans son jour par des raisons naturelles, solides, & prises du sujet qu'on traite. Et c'est en effet inutilement que l'on tentera une autre voye, pour entrer dans le cœur, & pour emporter ce que l'on prétend sur l'esprit des Auditeurs. D'ailleurs, comme les sujets dont on parle dans les Chaires, sont de la dernière importance, que tous ceux qui les écoutent, y trouvent leur intérêt, & qu'ils donnent lieu aux plus grands traits de l'éloquence; on ne peut trouver à redire qu'on se serve de la méthode la plus sûre, & la plus capable de persuader les vérités chrétiennes; comme on n'a pas trouvé mauvais qu'on se soit servi des Temples prophanes des Anciens pour les consacrer à nos usages.

Mais quoi qu'on se soit enfin rapproché des anciens Orateurs en ce point, & que plusieurs pièces d'éloquence qu'a produit notre siècle, ne cedent en rien aux leurs: On ne peut néanmoins disconvenir, qu'il y a encore une si grande différence, soit dans les sujets que l'on traite, soit dans l'ordre & dans la disposition qu'on y garde, soit dans la fin qu'on s'y propose; que l'on peut dire que ce genre de discours est tout nouveau, & qu'il a besoin d'autres préceptes, que de ceux de Cicéron, & de Quintilien. Il est vrai que le pieux & sçavant Loësis de Grenade, & quelques autres, ont réduit en art & en méthode l'éloquence sacrée, & nous ont laissé des règles qui peuvent être d'un grand usage; mais ils ne sont point descendus dans ce détail, pour lequel j'espère que ces remarques ne seront pas inutiles. Je les réduis ici à trois choses; savoir, au choix & à la disposition du sujet que l'on doit traiter dans un Sermon moral; à la manière de l'entendre, & de le prouver; & enfin, à l'expression & au stile qui doit être employé dans ces sortes de discours, sans parler de la manière de les prononcer, ni de l'action, dont les règles sont assez connues, & sur quoi je n'ai rien de particulier.

Sous le choix du sujet que le Prédicateur entreprend de traiter dans un Sermon de morale, je comprends ce que la Rhétorique appelle la proposition, & la partition, ou la division qui se doit faire du discours dans ses membres, afin d'y mettre l'ordre qu'on s'engage de suivre, pour venir à son but, & pour y conduire l'Auditeur: ce qui est non seulement commun, mais encore essentiel à toutes sortes de discours. Mais il y a des mesures & des précautions toutes particulières à observer dans un Sermon moral; sans quoi il ne fera jamais juste, ni capable de faire grand fruit.

La première est, que si l'on donne pour première règle à un Orateur, de parler à propos sur un sujet, je crois qu'avant tout le reste, il doit prendre garde que son sujet soit lui-même à propos: c'est-à-dire, qu'il ne soit point tiré, & amené de loin à l'Évangile propre du jour, ou du temps, auquel l'Auditeur s'attend d'entendre parler d'une telle matière, ou d'une telle vérité. J'ai montré ailleurs combien ces discours faits à contre-temps, qui fustrent l'Auditeur de son attente, sont naitre un préjudice peu favorable pour le Prédicateur; & je puis bien répondre que je ne suis pas le seul qui est choqué d'un procédé si irrégulier, & j'ai souvent été témoin qu'une partie de l'Auditoire s'en est retournée avec indignation, & qu'on n'a pu s'empêcher de dire: cela seroit bon, s'il étoit à propos; c'est la pièce favorite, il n'avoit garde de manquer de la faire venir en cette occasion. Et quelque bonne chose qu'on puisse dire, elle auroit encore tout un autre agrément, si elle n'étoit point hors de sa place.

Il ne s'enfuit pas pourtant qu'un sujet, pour venir naturellement à l'Évangile, & être propre du temps, du lieu, & des personnes qui l'écoutent, (car on doit avoir égard à tout cela;) il ne s'enfuit pas, dis-je, que ce sujet soit juste, & bien pris: il faut en second lieu, qu'il ait de certaines conditions, qui ne se trouvent pas dans toutes les vérités morales. Et voici ces conditions en trois mots. Il faut que cette vérité, qu'on veut prouver, & qu'on prend sur un sujet, soit simple, déterminée, & tende à l'instruction ou à l'édification de l'Auditeur. On entend par la première condition, qu'elle comprenne quelque vertu particulière dont on veut inspirer la pratique, ou quelque vice dont on veut détourner les Auditeurs. Or ce sujet s'appelle simple & unique; non qu'il ne se puisse partager, puisque devant faire le corps d'un discours, il doit en fournir tous les membres & toutes les parties, par les différens rapports & les différentes manières sous lesquelles on les peut envisager. Comme en parlant de la

Penitence, on peut considerer le besoin que nous en avons, les conditions qu'elle doit avoir, les avantages qu'on en retire. Voilà un simple sujet, une vertu, dont on peut former une verité de morale qui aura autant de parties ou de points, qu'il en faut pour faire la matiere d'un juste Discours. Par la seconde condition, qui veut que ce soit un sujet déterminé, on exclut les desseins vagues, qui n'ayant rien de fixe, ni de marqué distinctement, ne présentent à l'esprit qu'une idée confuse de la vertu ou du vice : tels que seroit en general, de parler des devoirs du Chrétien, sans spécifier, ni en quelle occasion, ni en quel état; ou bien des vices de la langue, dont chacun en particulier peut fournir la matiere d'un Discours entier; des voyes du salut, & choses semblables, qui sont des sujets plus propres d'un Livre, & d'un Traité, que d'un Sermon regulier, qui doit avoir une unité plus spécifique, & de moindre étendue. On exclut encore par cette simplicité, tous les desseins qui peuvent s'appliquer à plusieurs sujets, ou qui comprennent tant de parties, qu'il n'y a pas plus de raison de parler de l'une que l'autre, tels que sont ces Discours qui portent pour titres : *Le Moyen de se preparer à telle Fête, ou à tel Mystere*; parce que ces moyens sont tous les mêmes; ce qui ne se peut pas dire de la preparation à la Communion, qui est une action particuliere, qui nous oblige à une disposition propre, & de précepte pour s'en bien acquiescer. On exclut enfin par la simplicité ou l'unité d'un sujet, ces Sermons, qui en renferment autant d'autres, qu'ils ont de parties, faute de liaison & de rapport de l'une avec l'autre. Comme je me souviens d'avoir entendu un Discours sur la restitution, dont le premier Point parloit de la restitution des biens usurpés, ou ravis injustement; le second, de la restitution de la reputation d'autrui, ternie par la medifiance; & le troisieme, du tort qu'on a causé au prochain par le scandale qu'on lui a donné. Il faut n'avoir jamais compris les regles d'un juste Discours, pour tomber dans une faute qui choque si visiblement le bon sens.

Mais en évitant la multiplicité dans le choix d'un sujet, il ne faut pas donner dans l'autre extrémité, qui est de se renfermer dans des bornes si étroites, qu'on ne puisse s'étendre sans le secours d'autres sujets, pour trouver de quoi dire. C'est ce que sont obligés de faire ceux, qui se bornent à quelques circonstances d'une action, ou d'une parabole de l'Evangile. Il faut que le dessein d'un Discours, pour être juste, renferme ce qu'il y a de plus essentiel, & de plus capable de faire impression sur les esprits. De même, il y a des desseins qui peuvent bien entrer dans un Sermon de morale, pour en faire une partie; mais non pour servir de sujet principal : comme seroit de parcourir les occasions les plus ordinaires d'exercer la charité envers le prochain, ou de suggerer les moyens d'acquiescer quelque vertu; ou lieu de prendre pour sujet cette vertu même, & de faire ensuite entrer ces moyens, qui ne sont propres qu'à faire une induction, & à fournir de quoi remplir un sujet plus distinct & plus marqué.

Enfin, la troisieme & la principale chose à quoi l'on doit avoir égard dans le choix d'un sujet moral, est ce qui lui en a donné le nom; savoir, qu'il tende à l'instruction de l'Auditeur, & qu'il en puisse retirer du fruit pour sa conduite, & pour l'avancement de son salut. C'est ce qui distingue un Sermon chrétien d'un Discours d'Academie, qui traite quelquefois quelque question de morale; mais par rapport à la politique, au bien de l'Etat, & au repos public, qu'on s'est proposé pour fin. Que si l'on fait reflexion sur ces conditions, il sera difficile de se tromper dans le choix d'un sujet, & du dessein d'un Sermon, qui doit renfermer une morale de pratique, propre des personnes qui l'écoutent, engageante, & par rapport au salut éternel. Que si dans la multitude des sujets qui se peuvent présenter sur le même Evangile, on a de la peine à se déterminer, je conseillerai toujours de préférer les grandes & fondamentales veritez du Christianisme; tant pour l'intérêt de l'Auditeur, qui en est plus touché, que pour celui du Prédicateur même, qui y trouve plus d'avantage pour le bien traiter; & il ne se doit pas mettre en peine si ces sujets sont communs & souvent rebattus, puisqu'on ne peut jamais les rappeler trop souvent, ni les imprimer trop profondément dans l'esprit.

Du sujet & de la proposition d'un Sermon chrétien & moral, je passe à la disposition, qu'on appelle communément la division, qui lui est commune avec tous les autres Discours; ce qui n'empêche pas que cette division, qui trace le plan du Sermon, & qui fait voir où le Prédicateur veut aller, n'ait ses regles particulieres, & qui res les autres parties; parce qu'il est aisé, pour ne pas dire, ordinaire, de s'égarer en sortant des bornes de son sujet, & en poussant trop loin un point de morale; en quoi les Sermons de ce temps paroissent & plus justes, & beaucoup plus faciles à suivre & à retenir, que ceux des anciens. Car à peine cette partition, comme l'appellent les Maîtres de l'art, est-elle sensible dans les plus belles piéces d'éloquence, que nous ont laissées les Grecs & les Latins, quoi que tous ceux qui ont parlé de la methode de bien faire un Discours, ayent le plus expressément appuyé sur ce point, comme sur le plus nécessaire pour la justesse, & pour la netteté. Mais je ne sçai à quel dessein, ou par quel artifice, les plus fameux Orateurs s'en sont si peu mis en peine, que sans une attention particuliere, il

est difficile de découvrir ce plan & ce partage; & que l'on en trouve tres-peu où ils soient nettement & distinctement marquez. Car pour les Homelies des saints Peres, les differentes parties de l'Evangile qu'elles expliquent, en font aussi toute la partition. D'où vient que ce ne sont pas tant des Discours suivis, que des commentaires, & des expositions du sens & des paroles de l'Ecriture. Nous avons, à la verité, des Sermons reguliers parmi les Ouvrages de saint Chrysostome, de saint Basile, & de saint Gregoire de Nazianze; mais ils le sont conformez à la maniere de leur temps; car les divisions en sont presque imperceptibles; & souvent la difference des sujets qu'ils y traitent, nous en fait mettre; ou croire qu'ils ont prétendu se prescrire l'ordre qu'ils y ont suivi.

Or cette division qui fait proprement la justesse du Discours, quand elle est exactement suivie, a aussi ses regles, qui sont assez connues, & qu'il n'est pas nécessaire de repeter ici. Je dis seulement, que par les membres ou les parties opposées qu'on y recherche, on n'entend pas toujours une antithese étudiée, qui marque souvent trop d'affectation; mais qu'il suffit que ces membres ayent quelque rapport entre eux, comme des effets d'une même cause; ou que le sujet se puisse considerer par differens endroits, dont l'un ne revient point à l'autre; & que cette division soit nette, naturelle, & tellement propre au sujet, qu'on juge d'abord que c'est ce qu'il y a de plus fort & de plus solide sur cette matiere, sans se mettre en peine si d'autres se sont déjà servis de la même division. Les Prédicateurs, au sentiment de saint Hilaire, cultivent le même champ de l'Eglise; ils y jettent la même semence des vertus, & arrachent celle des vices. Qu'importe donc, qu'ils s'y prennent de la même maniere? le tour que chacun donne à son discours, est toujours assez different, à moins qu'on ne le prenne d'un autre, & qu'on ne l'imitate trop fidelement. Il est vrai qu'un Discours dont la division est heureuse, trouve un grand avantage dans la composition; mais aussi celles qui sont trop brillantes, trop recherchées, ou tournées en tant de manieres, & considérées sous tant de rapports, le rendent plus obscur, & moins intelligible; promettent beaucoup, & forment une haute idée, à quoi la suite ne répond pas toujours; le naturel en cela, comme en tout le reste, plaît davantage; & est toujours mieux reçu.

Le dessein & le sujet d'un Sermon de morale, étant ainsi exposé & partagé, il en faut venir à la preuve de la verité que l'on a avancée, & à l'exécution du projet que l'on s'est tracé; ce que la Rhetorique compte avec raison, pour la principale, & la plus essentielle partie du discours; bien déduire, bien prouver, bien établir une verité, afin d'en tirer les consequences nécessaires. Je ne prétens pas expliquer en détail ce que c'est que la narration, la confirmation, l'amplification; ni marquer en particulier les lieux, ou les sources d'où l'on peut tirer les preuves d'un discours moral. Mais comme la maniere de prouver est toute differente de celle qu'on employe dans les discours prophanes, & qu'il s'agit de convaincre l'Auditeur, d'une verité nécessaire au salut, d'un point de morale important pour la conduite de sa vie, de le porter à la pratique de quelque vertu, ou de quelque précepte ordonné par la Loi de Dieu; Je dis seulement que les preuves s'en doivent prendre des raisons solides, de l'autorité de l'Ecriture, & des saints Peres, de la coutume, & de la tradition constante de l'Eglise, & quelquefois de l'exemple des Saints, dont les actions les plus éclatantes, & les plus propres de notre état, nous doivent servir de modele. Il ne s'agit que de savoir mettre en œuvre ces preuves, dont chacune a sa force & son poids. Voici quelle est, à mon avis, la meilleure disposition que l'on doit donner à un Sermon: c'est de partager chaque Point, ou chaque partie du Discours, en deux ou trois raisons bien solides, & bien naturelles, & dont les dernieres soient toujours plus fortes que les premieres. On prouvera, par exemple, qu'il ne faut pas differer sa penitence & sa conversion; Premièrement, parce qu'on se met en hazard de ne la faire jamais; Secondement, parce qu'on la rend plus difficile par ce retardement; Troisiemement, parce qu'il y a danger de ne la pas bien faire, après qu'on a differé jusqu'à la fin de sa vie, & par consequent grand sujet de craindre qu'elle ne soit inutile. Ces trois raisons bien exposées, & bien poussées, feront un discours bien rempli, prouvé par des raisons propres, naturelles, & dans le bon sens; mais il faut que ces raisons soient mises en leur jour avec eloquence, & en Orateur; & non en Docteur, & trop pressée. Elles doivent de plus être soutenues de l'autorité de l'Ecriture, & du sentiment des Peres, diversifiées par quelques comparaisons, ou des similitudes, qui n'ayent rien de bas & de rampant; par des pensées solides & clairement exposées, qui servent tout à la fois de preuves & d'ornement. Et après une juste étendue, le Prédicateur doit passer d'une raison à une autre; non sans y avoir disposé l'Auditeur, & l'y avoir conduit insensiblement.

Cette maniere d'amplifier, & d'étendre un discours moral, me paroît la plus solide; car enfin, si tout Orateur doit avoir pour but, de persuader; le Prédicateur peut-il prendre une voye plus sûre pour parvenir à ce fin, que le raisonnement; puisqu'un homme ne se laisse convaincre que par les raisons qu'on lui apporte? Mais afin de ne le

point laisser par un raisonnement trop continu, & trop appliquant, il faut entremêler la raison & l'autorité, & se souvenir qu'il y a bien de la différence entre raisonner, & apporter des raisons; car raisonner en Orateur, c'est étendre une raison, la mettre en son jour, & en faire sentir toute la force; au lieu qu'entasser raisons sur raisons, sans en étendre aucune, c'est vouloir marcher en foule par un chemin étroit; on s'embarasse plutôt qu'on n'avance, & l'on arriveroit plutôt au terme en allant de file, & l'un après l'autre: C'est enfin accabler l'Auditeur, au lieu de l'instruire. Il faut donc lui intimier la vérité, & la faire entrer doucement dans son esprit, lui donner le loisir de la bien pénétrer, afin qu'elle y fasse impression.

Il y a des Prédicateurs qui diversifient leurs preuves d'une autre manière, qui est de prouver la première partie de leur discours par l'autorité de l'Écriture, dont ils rapportent les passages, & les exemples les plus choisis; la seconde, par le sentiment des Pères, dont l'autorité est d'un plus grand poids dans l'Église; & la troisième enfin, par de bonnes raisons. Ils ne traitent ainsi qu'une même vérité, & une même proposition, qu'ils établissent par ces trois sortes de preuves; persuadez que c'est ramasser par ce moyen, ce qu'il y a de plus fort, de plus chrétien, & de plus capable de faire impression sur l'esprit. On ne peut douter que cette manière ne soit très-solide: je ne conçois point cependant à un Prédicateur de s'en faire une loi, parce que l'Auditeur se lasse aisément d'entendre un tissu de passages qui disent tous la même chose; & quelque soin qu'on apporte à les disposer, en sorte que l'un enchaîne sur l'autre, on s'ennuie enfin de ces citations, qu'il n'est pas facile de retenir comme on fait les raisons, qui démontrent plus profondément dans l'esprit, à proportion de l'impression qu'elles y ont faite. Et pour ce qui est de l'Écriture, qui est proprement la parole de Dieu, elle est encore plus puissante, quand elle est expliquée, & développée par un juste raisonnement, qui en fait sentir toute la force.

Il faut seulement prendre garde que les raisons qui servent de preuves à la vérité qu'on a avancée, soient naturelles, spécifiques, ou propres du sujet. J'appelle naturelles, celles qui se présentent d'abord à une personne de bon sens, & non pas celles qui sont tirées de loin, & qu'il a fallu méditer pour les trouver; & j'appelle spécifiques & propres du sujet, celles qui prouvent directement, sans qu'il soit besoin de les inférer d'autres principes plus généraux, comme, si on vouloit apporter le motif de la gloire de Dieu, pour persuader l'obligation du jeûne & de la mortification du corps. Cette raison ne prouve, ni directement, ni immédiatement la conclusion que l'on en veut tirer; puisque la raison plus naturelle, est que le corps doit être dompté, & soumis à l'esprit, & que le jeûne est le moyen le plus propre, & le plus ordinaire pour le soumettre. Par cette règle, on évite les paralogismes & les faux raisonnements qui sont si décriés; parce qu'en suite, tout le discours porte à faux, & qu'on ne prouve rien, pour vouloir quelquefois prouver trop. Ainsi, quelque spécieuse que paroisse d'abord une raison, il faut toujours examiner si elle est véritable, & si elle n'est point plus propre à éblouir qu'à persuader; si elle conclut. Or s'il est difficile d'y repliquer, car il faut convenir de ce principe incontestable, qu'un discours n'a de force & de solidité, qu'autant que lui en donnent les preuves sur lesquelles il est établi. A quoi j'ajoute, que sous ce prétexte de solidité, il y a à craindre que les raisons ne soient trop spéculatives & trop abstraites, & tirées de la Théologie la plus sublime & la plus profonde. C'est pourquoi, comme on traite une matière morale, il faut aussi que la manière de la traiter en soit morale, c'est-à-dire, facile à comprendre, proportionnée à la capacité de l'Auditeur, prouvée par des raisons sensibles, prises de l'expérience, & de ce qui se passe parmi les hommes. Que si l'on est obligé d'y mêler quelques raisonnemens Théologiques, il est de l'art du Prédicateur de les rendre si plausibles, & d'en éloigner tellement les termes de l'École, qu'on ne demande point ce que cela veut dire.

Pour ce qui regarde l'autorité de l'Écriture, & des saints Pères, & les exemples des Saints, qui peuvent donner du jour & de la force à une vérité, j'ai déjà averti, qu'on ne doit pas tellement en charger un Sermon, qu'il paroisse plutôt un amas de passages & d'autorités, qu'un discours suivi & soutenu. Mais aussi, c'est une fautive délicatesse de craindre de rompre le fil d'un discours par quelque parole de l'Écriture, ou de quelque saint Père; & il y a de l'affectation de s'écarter d'une coutume si universellement établie; outre qu'on se prive par là d'un des plus grands secours de l'éloquence chrétienne; puisqu'il est constant que les paroles du saint Esprit, ont une force, & une énergie toute particulière, & qu'on doit être persuadé que les pensées des Pères seront plus d'impression que tout ce que l'on peut dire de soi-même, & dire de son propre fond, quoi que conforme à l'Écriture, & au sentiment de ces saints Docteurs. Contentons-nous donc d'avoir banni de la Chaire, les citations des Auteurs prophanes, & les traits d'histoires dont les Sermons du siècle passé étoient tout remplis. Il est de la majesté de la Chaire & du ministère d'un Orateur Chrétien, qui fait profession d'expliquer la doctrine des Pères de l'Église, de citer du moins quelquefois leurs paroles; & pourvu qu'il le fasse modérément, je ne crois pas qu'il s'en puisse

se dispenser, non plus que d'alléguer quelquefois les exemples des Saints, quand ils sont bien choisis & propres de l'état des personnes à qui on parle, puisque les exemples ont souvent plus de force que les meilleures raisons, pour animer à la pratique de quelque vertu. L'expérience du moins nous fait voir que c'est souvent ce qui est le plus favorablement écouté, ce que l'on retient le plus aisément, & ce qui fait peut-être le plus d'impression.

Voilà ce qui regarde la manière d'étendre & de prouver une vérité morale, qui doit d'ailleurs être éloignée de deux extrémités également capables d'en empêcher le fruit. Aussi sont-ce deux écueils que le Prédicateur doit s'efforcer d'éviter. L'un est de ceux qui pour se faire honneur de prêcher une morale étroite, qui est aujourd'hui du goût de bien des gens, donnent dans les maximes les plus outrées, & soutiennent toutes les opinions douteuses, pourvu qu'elles soient les plus severes. C'est le génie du siècle: on se plaît d'entendre parler des règles les plus austères de l'ancienne discipline, ce qui porte quelques Prédicateurs à pousser les choses à la dernière rigueur. Mais ce ne sont pas toujours les plus zélés, ni les plus éclairés, qui adoptent ces opinions severes; non plus que ceux, qui se plaisent à les entendre, ne sont pas les plus ardents à les pratiquer. Il faut prêcher les vérités de l'Évangile, telles qu'elles sont, & se souvenir que d'exiger de l'Auditeur plus qu'elles ne lui prescrivent, c'est plutôt l'éloigner de ses véritables devoirs, que de le porter à une plus haute perfection. L'autre écueil ferait encore plus dangereux, & seroit une manifeste prévarication à son ministère, de porter à une morale trop relâchée, & de donner plus à la faiblesse humaine, que l'Évangile, l'Église, & le sentiment commun des Docteurs ne lui accordent. Le prudent & judicieux Prédicateur doit également s'éloigner de ces lâches ménagemens, & de cette severité outrée; il doit représenter la vérité en toute la force, & exciter tout le monde à la suivre telle qu'elle puisse être.

Il ne me reste plus qu'à dire quelque chose du style, & des ornemens d'un discours de morale. Sur quoi je ne puis dissimuler que la manière de prêcher d'aujourd'hui, quoi que préférable en toutes choses à celle des derniers siècles, commence à dégénérer de la méthode des anciens Orateurs qu'on s'est efforcé de rappeler. On a purgé la Chaire de cette érudition prophane, qu'on y étoit auparavant; on a renoncé à ces fausses pensées, & à ce faux brillant, dont on a été entêté & ébloui si longtemps; on en a banni la Scholastique trop abstraite, & on a trouvé le moyen de rendre un discours juste, solide, & poli tout à la fois. Mais la trop grande politesse en a beaucoup enervé l'éloquence & la force; & j'ose dire que ce que l'on a substitué en la place de l'érudition inutile, du bel esprit, & de la Théologie abstraite, ne conduit pas plus sûrement à la fin qu'on se doit proposer dans la Prédication: car la plupart ont de beaux discours, au lieu de faire des Sermons instructifs & touchans. On ne remarque dans ces Sermons, que des tours fins, des expressions ingénieuses & délicates, un langage noble & fleuri, qui regne par tout, depuis le commencement jusqu'à la fin. De manière que quand on parle d'exacritude, de justesse d'esprit, de finesse de composition; c'est ordinairement de l'expression que cela s'entend, & non de l'ordre, des preuves, des pensées, & des choses que l'on traite. Pour moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment sur cet article, je crains que pour vouloir trop bien faire, enfin l'on ne gâte tout; & que ceux qui viendront après nous, ne soient obligés, pour donner la dernière perfection à l'éloquence de la Chaire, d'en retrancher nos défauts, comme nous avons corrigé ceux du siècle précédent. Voici donc ce que j'ai remarqué sur ce chapitre, de contraire aux préceptes de l'art, & au sentiment des meilleurs Connoisseurs.

J'avoue qu'on ne peut disconvenir qu'on ne doive bien parler en Chaire; car enfin le langage & l'expression fait une partie de l'éloquence; & c'est un avantage qu'on a enfin gagné, que la barbarie, l'incongruité, & la trop grande négligence en ce point, n'est plus supportable aujourd'hui. Mais comme on ne doit jamais oublier que ce doit être une éloquence chrétienne, & conforme à la fin qu'on s'y propose; elle doit être naturelle, majestueuse, forte, & sans aucune affectation; elle doit s'insinuer dans le cœur, & y exciter les sentimens dont l'Orateur lui-même est pénétré. D'où il faut inférer ces trois conséquences, qui sont autant de règles que nous donnent les Maîtres de cet art.

La première, que l'on doit accommoder les paroles aux choses que l'on veut exprimer. Les grandes choses demandent une expression élevée & sublime qui y réponde; & ce qui ne sert qu'à disposer l'Auditeur à quelque chose de plus grand, doit s'exprimer en termes communs & naturels; autrement, si tout est grand, rien ne frappe l'esprit; & rien ne s'attache en particulier, pour vouloir faire tout remarquer. En effet, si vous examinez bien les harangues de ces anciens Orateurs, il semble qu'ils jetent, & qu'ils négligent de certaines choses, pour faire valoir les plus importantes, & qu'ils faisoient comme les Peintres qui mettent des ombres dans leurs tableaux, & qui n'emploient pas par tout les mêmes couleurs. Ainsi nous remarquons dans les pièces même les plus achevées de ces grands Maîtres, des endroits qui frappent davantage, & d'autres qui ne servent qu'à relever ceux qu'ils ont prétendu faire mieux sentir; au lieu que dans la plupart des

PRELIMINAIRE.

des discours qu'on entend, rien n'applique en particulier l'Auditeur, parce que l'Orateur veut qu'il s'attache à tout; on veut que tout soit fin, que tout brille; qu'il y ait de Part & de l'esprit jusques dans les moindres choses, & que le style sublime regne également par tout. C'est par cette affectation d'un style grand & uniforme, que l'éloquence ancienne a commencé à dégénérer de cette beauté naturelle que nous admirons dans les premiers Orazeurs, & qui commence aujourd'hui à se corrompre, pour vouloir semer, pour ainsi dire, des fleurs & des ornemens par tout.

La seconde conséquence que je tire de ce même principe, est qu'on se forme une fautive idée d'un Sermon, quand on croit que pour y réussir, c'est assez de savoir parler poliment, & que ce seul avantage tient lieu de science, & de capacité, sans se mettre en peine si un discours est bien rempli, si le sujet en est bien pris, si les preuves en sont fortes, & les raisons concluantes; pourvu qu'ils tournent bien leurs pensées, & qu'ils les expriment heureusement; ils appellent cela bien prêcher. D'où vient qu'on en voit quelquefois monter en Chaire, sans aucun fond de science, sans posséder l'écriture, ni les Lettres, sans aucun principe de Théologie, & sans entendre même l'art de raisonner. Mais ils ont vu le monde, ils en savent le manège, ils en ont étudié les manières; c'est pourquoi tous leurs Sermons aboutissent à peindre les mœurs, à faire des portraits, & des caractères des défauts qui s'y passent; & c'est tout ce qu'on y apprend. Mais quoi que ces portraits soient du nombre de ces traits & de ces ornemens que l'éloquence employe pour rendre l'Auditeur attentif, & qu'ils puissent trouver leur place dans un discours, c'est un abus, & une fautive idée, de faire consister en cela la bonté d'un Sermon, qui n'est bon qu'autant qu'il persuade, & qu'il émeut. Or ces peintures & ces portraits, quelque vifs qu'ils soient, peuvent bien représenter les mœurs, les vices, & les déréglemens, mais ils ne les corrigent pas, & ne persuadent pas d'y renoncer; ils n'excitent pas à changer de vie, ils n'inspirent pas de la crainte & de l'horreur du péché. De là vient que l'on retourne souvent du Sermon, tel qu'on y étoit venu, & que tout le fruit qu'on en retire, est une estime assez mal fondée du Prédicateur, en louant sa politesse, son esprit, & la finesse de son expression. Non, encore une fois, ce n'est pas en cela que consiste l'artifice d'un discours, mais à bien faire entendre l'obligation de fuir le vice & de pratiquer la vertu, & à bien pousser un point de morale: & pour cela il faut autre chose que des expressions choisies, & que des mots vuides de choses, comme les appelle un Ancien. Mais les personnes de bon goût & de bon sens, ne s'approuveront jamais qu'on s'arrête à son sujet; qu'on en tire toute l'instruction qu'il renferme; qu'on le prenne par tous les endroits pour le faire entrer dans l'esprit, & qu'on excite puissamment à

fuir le mal, & à faire le bien; puisque c'est la fin d'un Sermon moral: & non pas de faire connoître le monde, en ne parlant presque d'autres choses que de ses intrigues, de ses commerces, & de ses entretiens; que l'on fait venir à tout propos par des inductions qui ne finissent point, & dont on commence à se lasser & à revenir.

La troisième, & la dernière conséquence, sur laquelle ceux qui nous ont donné des règles de l'éloquence, ont le plus fortement appuyé, est, que l'expression trop polie, & trop recherchée, est moins propre à persuader, & à émuoir, qu'un style plus naturel, & moins étudié; parce que l'expérience nous apprend que l'esprit attentif à la manière dont l'Orateur s'exprime, fait comme diversion de l'application qu'il doit donner toute entière aux choses qu'il traite. Et c'est une remarque que chacun peut faire dans les Saints Peres, & dans les anciens Orazeurs, qui nous ont laissé des ouvrages de différente nature: que leurs Harangues, & les Discours publics qu'ils appellent des Oraisons, sont moins polis, & d'un langage moins exact, que les Livres & les Traitez qu'ils ont faits sur diverses autres matières; par la raison que devant reciter ces Harangues & ces Discours, ils s'étudioient plus à persuader qu'à plaire; & apprehendoient que l'esprit de leurs Auditeurs ne s'appliquât plus au langage, qu'aux choses dont ils avoient plus d'intérêt d'être instruits. Ils n'en jugeoient pas de même de la lecture de leurs Livres, & de leurs Traitez, où l'on a tout loisir de réfléchir, & sur les choses qu'on enseigne, & sur les termes dans lesquels elles sont exprimées.

Cette règle n'est pas moins nécessaire pour émuoir l'Auditeur, que pour le bien persuader; car comme un Sermon de morale doit être touchant, & aller au cœur, l'Orateur n'a point de plus puissant moyen d'émuoir les autres, que d'être lui-même ému, & vivement pénétré des sentimens qu'il veut exciter. Or, on ne se persuadera jamais qu'il parle de cœur, s'il ne parle le langage du cœur, qui est sans art & sans étude. Un homme touché de compassion, ou pénétré d'une vive douleur, ou de quelque autre passion qu'il veut inspirer aux autres, s'exprime naturellement; c'est la nature qui parle: l'esprit tout occupé à faire connoître ce que le cœur sent, ne pense point à des antitheses, ni à des jeux de mots, ni à chercher ces tours ingénieux, qui ne se présentent pas d'abord; il fuit de l'étude, & de la méditation pour les trouver; ce qui est incompatible avec la passion qu'on sent. Et c'est, à mon avis, la cause pourquoi les Sermons sont aujourd'hui si peu de fruit. On a plus d'égard aux paroles, & au tour qu'on donne aux choses, qu'à la force des preuves; sans faire réflexion que la fin d'un Sermon, est de convaincre par de solides raisons, & d'émuoir le cœur par une éloquence vive, & naturelle, & cependant noble, majestueuse, & propre de la parole de Dieu; telle qu'elle étoit autrefois dans la bouche des Prophetes, qui sont les véritables modèles des Prédicateurs.

SECOND DISCOURS PRELIMINAIRE,

Sur la maniere d'imiter les bons Prédicateurs.

JE veux finir les remarques que j'ai faites dans le précédent Discours sur la maniere de prêcher de ce temps, par la chose que les Maîtres dans l'art de bien dire & de bien écrire, ont jugée la plus importante, & la plus nécessaire; c'est l'imitation de ceux qui dans l'un & dans l'autre, passent pour des modèles achevés. Mon dessein n'est pas d'encherir sur les préceptes d'Aristote, de Cicéron, & de Quintilien; mais d'en faire une application aux sujets propres de la Chaire, en ce qui regarde la maniere de bien composer un discours; sans toucher à celle de le bien reciter, en quoi l'éloquence sacrée n'a nul avantage sur celle du Barreau, & des Academies. C'est pourquoi, ceux qui s'appliquent au saint ministère de la parole de Dieu, doivent pour y réussir, être premièrement persuadés qu'il faut imiter, en second lieu être instruits de ce qu'ils doivent imiter, en faisant un bon choix des Prédicateurs sur lesquels ils tâchent de se former; & enfin savoir la maniere dont il les faut imiter. C'est aussi par rapport à ces trois choses que j'ai fait ces observations, que bien des personnes de mérite m'ont pressé d'ajouter aux autres Remarques que j'ai données sur chaque genre de Discours dans les Préfaces de mes Sermons.

1. Pour réussir dans l'Art de prêcher, aussi-bien que dans tous les autres Arts, il est absolument nécessaire d'imiter ceux qui s'y sont rendus les plus celebres. C'est ce que je ne crois pas que l'on pût contester, si je n'avois connu bien des gens, qui se faisoient un mérite d'être originaux, & de tirer de leur propre fonds tout ce qu'ils produisoient en public, aspirant à la gloire de l'invention, laissant aux autres celle d'imiter; jusques-là qu'ils croyent tourner en leur faveur le jugement de tous les Savans, s'ils peuvent persuader qu'ils ont fait quelque nouvelle découverte, & qu'ils sont tellement les Auteurs de leurs pièces, qu'ils n'en font redevables à personne; semblables en ce point aux grands Peintres qui ne travaillent que d'après nature, & qui laissent les modèles aux Apprentifs. Imiter les autres, disent-ils, c'est avouer qu'on ne trouve pas dans son propre fonds de quoi se soutenir; & enfin l'on n'emprunte ailleurs, que ce qu'on ne rencontre pas chez soi.

Tome I.

Si ceux qui tiennent ce langage, étoient de ces génies éminens, qui n'ont besoin que de leurs propres lumières pour se conduire, & que la nature semble avoir formé pour servir d'exemples aux autres; je les feliciterois des grands avantages qu'ils ont reçus du Ciel; & je leur dirois ce qu'un grand Pape dit autrefois à un grand Prédicateur, qu'il avoit entendu parler avec une éloquence admirable sur les plus hauts Mystères de notre Religion: Puisez à la bonne heure, de l'eau dans votre citerne, & buvez dans les ruisseaux qui coulent de votre source: Souvenez-vous seulement d'en faire part aux autres, & de les faire couler pour l'utilité publique. Mais comme il y a peu de personnes de ce caractère, ou d'un esprit si fécond, si riche, qu'ils n'ayent jamais besoin de rien emprunter; ceux qui n'ont, ni un génie supérieur, ni assez d'acquis pour fournir à la Prédication, ont besoin du secours d'autrui: ils ne peuvent rien faire qui soit du goût du temps, sans avoir devant les yeux d'illustres modèles, afin de perfectionner ce que la nature n'a fait qu'ébaucher en eux.

Ce n'est pas une chose qui soit singulière à l'éloquence, soit profane, soit sacrée; cela est commun à tous les arts, dont on ne peut même apprendre les premiers principes, sans qu'un autre enseigne par où il faut commencer, & quelles règles il faut suivre pour conduire un Ouvrage à la perfection. Tous les Peintres ne se vantent-ils pas d'avoir été les Elèves des plus excellens Maîtres? Les Sculpteurs & les Architectes ne suivent-ils pas, les uns les plans qu'on leur a tracés, & les autres les originaux qu'ils ont devant les yeux? L'Art n'imitait-il pas la nature; & l'Art, quel qu'il soit, peut-il aller à rien d'achevé, sans être cultivé, & sans s'efforcer de parvenir à ce qu'il y a dans ce genre même, de plus parfait? Dans les Sciences, aussi-bien que dans les Arts, ne profite-t-on pas des lumières des autres? La Philosophie, la Théologie, la Médecine, l'Astronomie, seroient-elles parvenues au point où nous les voyons, si l'on n'en avoit reçu les leçons des plus savans Maîtres, & si leurs Disciples, par une louable émulation, n'avoient suivi leurs traces? car sans cela toutes les Sciences seroient demeurées dans l'imperfection de leur première origine. Ne se perfectionne-t-elle pas par l'imitation? **